

**La vie aventureuse de
Victor OLIVIER de PUYMANEL
alias “ÔNG TÍN”**

*Natif de Carpentras, colonel de la garde
du roi de Cochinchine au XVIIIe siècle*

© L'Harmattan, 2004
ISBN : 2-7475-5970-X
EAN : 9782747559706

Maurice DEMARIAUX

**La vie aventureuse de
Victor OLIVIER de PUYMANEL
alias "ÔNG TÍN"**

*Natif de Carpentras, colonel de la garde
du roi de Cochinchine au XVIIIe siècle*

Roman

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Du même auteur

POULO-CONDORE
Archipel du Viêtnam

Du baigne historique
à la nouvelle zone de développement économique

Paris, L'Harmattan, 1999, 257 p.

A mes compatriotes du Vaucluse et de la France entière
A mes amis et condisciples de l'Indochine où je suis né
A toute ma famille et en particulier
A mon épouse Marie Thérèse Nguyễn Ái Chuân
Auteur d'un recueil de poèmes *Buffle et Verseau*
Reffet de sa double culture cochinchinoise et française
Dont sont extraits ces quelques vers :
*Entre deux traditions s'écoula mon enfance ;
Les deux mondes ont charmé mon adolescence,
Je leur rends donc justice en mon âme et conscience.*

AVANT-PROPOS

L'auteur est né en Indochine où il a vécu toute sa jeunesse. Ayant quitté Saïgon à l'âge de dix-neuf ans afin de venir terminer ses études en métropole, il a pu faire plus ample connaissance avec le Vaucluse dont étaient originaires son père, Avignonnais, et sa mère, Mormoironnaise.

Il était normal qu'il s'intéressât à Victor Olivier de Puymanel qui a suivi le même itinéraire en sens inverse, parti de Carpentras, à dix-neuf ans également, pour aller se mettre, en tant que volontaire, au service du roi de Cochinchine, à la fin du XVIII^e siècle.

L'auteur a consulté de nombreux documents afin de reconstituer les événements ayant marqué l'existence du héros de ce roman dont le canevas reproduit aussi fidèlement que possible la vérité historique.

Mais la trame présentait certaines lacunes, concernant la vie sentimentale de Victor, qui ont dû être comblées par appel à l'imagination.

Cependant l'auteur est convaincu que ces quelques broderies, très vraisemblables au demeurant, n'ont, en aucun cas, dénaturé le fond historique de l'ouvrage.

Un certain nombre de textes ont été cités, parfaitement authentiques. Toutefois, pour en permettre une meilleure compréhension, l'orthographe et la ponctuation ont été parfois modernisées.

Les lettres qui sont de la main de Victor Olivier de Puymanel lui-même sont présentées en caractères gras, afin de mieux attirer l'attention du lecteur.

Dans toute la mesure du possible, les signes diacritiques ont été indiqués pour tous les patronymes vietnamiens car ils font entièrement partie de leur identité.

Plusieurs cartes ont été jointes pour permettre de mieux suivre le périple cochinchinois de Victor Olivier de Puymanel.

INTRODUCTION

Victor Olivier de Puymanel a vu le jour à Carpentras, alors ville papale, en 1768, un an avant la naissance de Napoléon. Il est mort en Asie en 1799, l'année où le futur Empereur des Français devenait Premier Consul.

Cette courte vie s'est donc située tout entière dans le dernier tiers de ce XVIII^e siècle à l'histoire si mouvementée en France.

Mais c'est à partir de l'Asie que Victor Olivier de Puymanel a vu émerger la France révolutionnaire puis l'Europe de Bonaparte. En effet, il s'est embarqué pour la Cochinchine, fin décembre 1787, à la veille de la Révolution française.

Il y a trouvé un pays également en crise profonde. La guerre y faisait rage entre Nguyễn Ánh, Seigneur du Sud, et les rebelles Tây Sơn, alors à leur apogée et dont le pouvoir s'étendait à la plus grande partie des provinces.

Dès son arrivée à Saigon, où il fut le premier officier volontaire à s'engager, Victor Olivier de Puymanel utilisa, au service du roi de Cochinchine, ses immenses talents aux multiples facettes et s'impliqua avec enthousiasme dans le conflit, au côté de monseigneur Pigneau de Béhaine qui l'avait recruté.

Il est étonnant de constater l'efficacité et la rapidité avec lesquelles ce jeune homme, qui venait tout juste de terminer ses études au Collège Louis-le-Grand de Paris, a su mettre en application tout ce qu'on lui avait appris. Il a été immédiatement opérationnel, provoquant l'estime et l'admiration des Cochinchinois aussi bien que celles des autres volontaires qui l'ont rejoint.

Cette vie, qui s'est déroulée comme un roman, comprend deux parties bien distinctes, séparées par l'intermède de neuf mois du voyage de Lorient à Saigon (Chapitre 5).

La première période (1768-1787) concerne les années d'enfance et de formation en vue de devenir ingénieur militaire (Chapitres 1 à 4).

La seconde (1788-1799), particulièrement féconde, englobe les années au service du roi de Cochinchine qui le

nomma colonel de sa garde et dont il fut l'homme de confiance au cours de missions variées toutes remplies avec le plus grand succès, comme on va le voir ci-après (Chapitres 6 à 12). Pendant cette seconde période, Victor Olivier de Puymanel fit toujours honneur à sa ville natale, Carpentras, et au Comtat Venaissin dont elle était la capitale. Et il y pensait souvent, avec une certaine nostalgie.

UN ENFANT DE CARPENTRAS

C'était dans l'île de San Yago à Malacca. Allongé sur son lit de malade, le colonel Victor Olivier rendit grâce à Dieu de lui avoir laissé la force de rédiger ses dernières volontés. La nostalgie l'envahit comme chaque fois qu'il pensait à sa famille et à sa ville natale : Carpentras. Il revit les visages de son père Augustin Raymond Olivier, si imposant dans sa tenue de chancelier à la Cour Suprême du Comtat Venaissin, de sa mère la douce Françoise Louise Vitalis, de ses trois sœurs et de ses deux frères, qui l'avaient tous entouré de leur affection, lui le puîné. Il se dit que, s'il était resté en France, il serait probablement devenu un notable comme ses deux aînés Gabriel Raymond et Hyacinthe Joseph Ignace.

Ce dernier était également son parrain. C'est à ce titre qu'il avait expliqué à son filleul que, si le prénom le plus usuel, Victor, de ce dernier n'arrivait qu'en deuxième position sur l'acte de baptême indiquant, dans l'ordre, Joseph, Victor, Alexis, Cyriaque, c'est parce que le premier de la liste, Joseph, était également l'un des prénoms du parrain. Par ailleurs, il avait précisé que la rallonge *de Puymanel* - nom d'une campagne que la famille possédait aux environs de Carpentras - n'avait été accolée au patronyme « Olivier » que pour distinguer Victor de ses frères. Et le parrain ajoutait souvent, en plaisantant, que Victor avait bien mal choisi son jour pour venir au monde. Ce 8 août 1768, en effet, il faisait une chaleur torride ; l'Auzon était presque à sec et il aurait été assurément plus agréable d'aller prendre le frais à Puymanel que de rester au cagnard de Carpentras pour y attendre la naissance du futur porteur de ce nom de terre. Le parrain reconnaissait toutefois que Victor avait eu le bon goût de venir au monde à cinq heures du matin, ce qui avait laissé le temps d'organiser le baptême, le jour même, avec la distribution de dragées d'usage.

Des années qui avaient suivi, le colonel Olivier gardait le souvenir d'une enfance et d'une adolescence heureuses et studieuses.

Fermant les yeux, il revit la cathédrale de Saint-Siffrein où il avait été enfant de chœur et où il avait chanté des cantiques en provençal les nuits de Noël ; le palais épiscopal ; la chapelle épiscopale ; l'arc de triomphe ; l'hôtel Grandis de Pommerol où il avait passé tant d'heures à consulter les trésors légués par Monseigneur d'Inguibert ; la chapelle des Pénitents noirs et celle des Pénitents blancs. Longeant les remparts jusqu'à la Porte d'Orange, il emprunta par la pensée la descente des Tanneries et il suivit l'Auzon jusqu'au pont de Serres où, en 1628, avait sonné miraculeusement, sans intervention humaine, la cloche annonçant la fin de la peste tragique qui avait fait 3000 morts. Après s'être incliné devant la chapelle Notre-Dame de Santé et de Miséricorde, il remonta la pente. Il s'arrêta au point de vue situé devant l'église des Observantins de Saint François d'où il avait coutume d'admirer, dans le lointain, les Dentelles de Montmirail et le Mont-Ventoux. Il continua sa promenade virtuelle jusqu'au magnifique aqueduc construit par l'architecte D'Allemand. Après être passé sous l'une de ses 48 arcades il revint à l'intérieur des remparts par la Porte de Mazan. Il retraversa la ville par le ghetto, la synagogue, les halles et en ressortit par la Porte de Monteux. Après avoir marché quelques centaines de mètres dans la campagne, son terrain de jeux favori, il se retourna pour contempler les tours rondes des remparts. Il entra dans Carpentras par la Porte Notre-Dame après être passé devant l'Hôtel-Dieu. Comme il aimerait, à cet instant où il sentait qu'il arrivait au terme de sa vie, pouvoir bénéficier des installations de cet hôpital tout neuf qui disposait en particulier d'une pharmacie où le droguier était contenu dans d'innombrables tiroirs !

Il ne rouvrit les yeux que lorsqu'on lui apporta l'eau de riz, seule alimentation que supportait son organisme affaibli. Qu'il était loin le temps où il se délectait d'une pomme d'amour, d'une omelette noire de rabasses, d'un lièvre du Ventoux à la chair parfumée par toutes les plantes aromatiques de la montagne, ou d'un bon tian d'épinards à la morue, son plat préféré ! Ah, si du moins il avait à portée de la main quelques berlingots à sucer ou une bouteille de ce bon vin

épiscopal que les consuls étaient chargés de goûter avant la mise en vente pour s'assurer de sa qualité !

Après avoir bu une gorgée de l'insipide breuvage qu'on venait de lui apporter, il se remémora quelques épisodes de l'histoire de Carpentras, depuis 1768. Le Comtat Venaissin et Avignon relevaient alors politiquement du pape. Mais les inévitables conflits avec le puissant voisin amenaient ce dernier, le roi de France, à des démonstrations de force périodiques. La dernière saisie datait justement de l'année de naissance de Victor. Elle s'était prolongée pendant six ans jusqu'en 1774. A cette date, le statu quo ante rétabli, Avignon, et le Comtat Venaissin avec pour capitale Carpentras, furent à nouveau administrés par un vice-légat du pape, le territoire pontifical étant considéré comme un pays étranger hors de France. Mais si les terres étaient étrangères, les habitants possédaient, en France, en qualité de régnicoles¹, les mêmes droits que les sujets du roi de France, en particulier le droit de devenir officiers dans l'armée ou la marine royales, ce qui attirait particulièrement Victor².

Comme la plupart des habitants du Comtat, la famille Olivier était très attachée à la domination pontificale et l'agression de 1768 par la France avait été très mal ressentie. On en parlait souvent le soir à la veillée. Et le colonel Olivier se rappela que, à la suite d'une de ces discussions particulièrement animées, il avait eu une vision prophétique des événements à venir et il avait imaginé, dans la fièvre, le plan de la défense de Carpentras, en cas d'attaque venant d'Avignon. Mais où avait-il bien pu laisser ce tableau ?³

Malgré le décalage important entre le départ des nouvelles de France et leur arrivée en Extrême-Orient, le

¹ La qualité de régnicoles, c'est-à-dire la faveur d'être traités comme Français a été accordée aux sujets pontificaux d'Avignon et du Comtat par lettre patente de François 1^{er} de 1535.

² Comme l'a noté, plus près de nous, François Xavier Emmanuelli, il y avait au milieu du territoire français un pays étranger dont les habitants ne l'étaient pas.

³ Le Musée de Carpentras possède le dessin de ce plan, laissé par Victor à la villa Poyole de la campagne de Puymanel, avant son départ en Cochinchine.

colonel Olivier avait continué à se tenir au courant des événements qui se déroulaient en Europe.. Et il se dit qu'au soir de sa vie il ne changerait pas un iota à ce qu'il avait écrit dans sa lettre du 16 avril 1793 dont il se rappelait chaque terme :

« ...Si vous aviez lu comme moi les papiers que nous avons reçus cette année-ci d'Europe, vous ne pourriez vous empêcher de pleurer de chagrin et de honte de voir à quels forfaits de scélératesse et de barbarie se sont portés nos compatriotes ; ceux qu'on vouait autrefois en place de grève étaient des honnêtes gens en comparaison, et si on pouvait tous les ressusciter et en faire un parlement, il n'y en aurait pas un qui ne donnât sa voix pour faire écarteler ou brûler vifs les CANNIBALES qui sont aujourd'hui impunis en France. Ne croyez pas que ce soit l'amour de la liberté qui ait porté à de pareilles atrocités, ce n'est absolument que la haine d'une religion Sainte qui ne peut souffrir aucun vice... »

A l'époque où Victor avait ainsi exprimé son indignation, il se référait en particulier aux événements qui virent les « patriotes » d'Avignon et du Bas-Comtat du Rhône et de la Durance s'opposer violemment aux « papistes » de la région de Carpentras et du Haut-Comtat. Le « patriote » avignonnais Lescuyer avait proposé en février 1790 la réunion d'Avignon et du Comtat en une seule province avec une administration à la française, en préalable au rattachement à la France. Mais l'Assemblée Représentative tenue en mai 1790 à Carpentras, si elle accepta de discuter de réformes, refusa d'envisager la rupture avec le pape.

Au début de 1791 une guerre véritable éclata. En janvier l'armée du « pacte fédératif » d'Avignon et des communes favorables au rattachement, commandée par le chevalier Patrice, s'empara de Cavaillon où le sang coula : 15 tués et 30 blessés du côté des défenseurs, 12 blessés chez les attaquants. L'armée avignonnaise, forte de plusieurs milliers d'hommes et armée de canons, se dirigea alors vers Carpentras mais une violente tempête de pluie, de neige et de grêle, providentielle pour les défenseurs, l'obligea à battre en retraite

le 20 février. Trente-quatre communes fidèles au pape, de la région de Carpentras et du Haut-Comtat, conclurent, les 14, 15 et 16 mars 1791, l'accord de Sainte-Cécile, « pacte d'union et d'amitié de communes fédérées n'ayant en vue que l'ordre, la paix et le bonheur de la province ». Dans les jours qui suivirent, elles furent rejointes par Le Barroux, Caromb et Le Crestet entre autres. Au total l'Union de Sainte-Cécile regroupa une soixantaine de communautés. Fin mars l'Assemblée Electorale avignonnaise persista à vouloir organiser un département du Vaucluse et manifesta son hostilité à l'Union de Sainte-Cécile dont les troupes « papalines » durent alors partir en campagne. Elles remportèrent un succès à Vaison, dont le maire et son second, ainsi qu'une vingtaine de « patriotes » favorables au camp d'Avignon, furent tués dans la nuit du 14 au 15 avril, mais l'armée de l'Union de Sainte-Cécile subit une défaite à Sarrians le 19 avril.

Le siège de Carpentras qui suivit fut l'événement le plus marquant de la campagne. Le chevalier Patrice, abattu le 20 avril par ses propres troupes⁴, avait été remplacé à la tête de l'armée avignonnaise par l'un de ses adjoints, le sinistre Jourdan Coupe-Tête, Tagliateste en provençal. Jourdan se vantait d'avoir gagné son surnom lors de la prise de la Bastille en décapitant le gouverneur de Launay dont il avait été le palefrenier. L'ex-domestique, promu général en chef des « braves brigands de l'armée de Vaucluse » que ses adversaires désignaient, eux, comme « l'armée des expeyandras⁵ de Monteux », du nom de la localité où elle s'installa pendant le siège de Carpentras d'avril à juin 1791, ne réussit pas à prendre la ville par suite « du courage et de la belle défense de ses habitants »⁶. Au moment où Jourdan s'appêtait à lever le siège, une patrouille de Carpentras tomba dans une embuscade. Trois de ses membres furent massacrés. Un « Cannibale » de

⁴Le chevalier avait pourtant remporté la bataille mais on lui reprocha l'évasion d'un prisonnier et, accusé de trahison, il fut exécuté sans autre forme de procès.

⁵« déguenillés » en provençal.

⁶Suivant les termes utilisés par les frères et les neveux d'Olivier de Puymanel.

Monteux, comme l'avait justement nommé Victor dans sa lettre, arracha le foie de l'un d'entre eux et le fit rôtir pour le dévorer, y gagnant le surnom de « Mangefoie ».

Jourdan se replia sur Avignon où il assumait le commandement du Fort, comme on appelait maintenant le Palais des Papes. C'est à ce titre qu'il fut responsable de la tuerie de la Glacière les 16 et 17 octobre 1791, tuerie méthodiquement organisée. Plus de soixante détenus dans les prisons du fort furent massacrés, l'un après l'autre, et leurs corps précipités de la tour des latrines, dite de la Glacière, jusque dans une fosse située à son pied. Parmi les cadavres amoncelés en un tas recouvert de chaux vive, quelques malheureuses victimes, seulement blessées, n'en finissaient pas d'agoniser, épuisant leurs dernières forces dans des cris et des gémissements jusqu'au dernier soupir.

Cet événement tragique eut un grand retentissement dans toute la France car le vote sur le rattachement avait enfin été ratifié le 14 septembre 1791 par la Constituante.⁷

L'annexion ne fut vraiment acceptée par le Vatican que le 19 février 1797 par le traité de Tolentino. Pendant toute cette période, l'agitation continua⁸. Au cours de l'été 1793, les révoltés contre-révolutionnaires prirent brièvement le contrôle d'Avignon dont ils furent chassés dès le 25 juillet par un détachement envoyé rapidement par le Comité de Salut public. Et la Terreur s'abattit sur le Vaucluse !

⁷ Le rattachement à la France avait donné lieu à un vote dans les communautés d'Avignon et du Comtat (101046 oui sur 152 919). Son inspirateur, le maire d'Avignon Lescuyer avait été exécuté par des papistes mécontents, dans une église, le 16 octobre 1791. Les massacres de la Glacière furent considérés comme des représailles criminelles et leur inspirateur, Jourdan Coupe-Tête, tenu pour responsable. Mais il fut annistié en août 1792. En 1793, la Convention lui confia le commandement de la gendarmerie du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône ce qui lui permit de se livrer à une nouvelle série d'exactions : meurtres, incendies de châteaux de papistes et de récoltes. Se croyant assuré de l'impunité, il osa s'en prendre à un député à la Convention, originaire de St-Rémy. Suite à un mandat d'arrêt lancé par le Comité de Salut public, Maignet le fit arrêter et exécuter en 1794.

⁸ Un an après le traité de Tolentino, le baron de Saint-Christol tenta encore un coup de main royaliste dans le nord du département.

Le drame de Bédoin situé au pied du Mont Ventoux en fut le plus sanglant épisode. La population, dépassant 2000 habitants, était répartie dans environ 500 maisons dont la plupart étaient lovées autour du château sur la colline. C'est dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1794 que fut arraché un arbre de la Liberté qui venait d'être planté sur une place publique ; probablement par des mains contre-révolutionnaires, mais ceci ne fut jamais démontré. Maignet⁹, député à la Convention, se chargea de la répression. Il envoya à Bédoin le futur maréchal Suchet, alors chef de bataillon, pour remplir les basses besognes. Sur les 63 habitants condamnés à la peine de mort, 35 furent guillotins et les 28 autres fusillés en deux décharges. Après la première, on promit la vie sauve à ceux qui, ayant survécu, se manifesteraient : ils n'échappèrent pas à la seconde salve, sauf un qui fut achevé au poignard de la main même de Suchet. Maignet donna ensuite l'ordre de brûler des édifices publics, 433 maisons et 8 chapelles. L'incendie dura trois jours. L'église paroissiale fut minée et sa voûte détruite dans l'explosion.

Le colonel Olivier, sachant qu'il ne reverrait pas son pays natal, poussa un soupir douloureux et se retourna dans son lit de souffrance. Mais il ne put trouver le repos, obsédé par le souvenir lancinant des victimes de la Glacière et de Bédoin ainsi que par des visages cauchemardesques qui, dans son imagination, rappelaient ceux de Jourdan Coupe-Tête, Maignet et autres Mangefoie.

Tout compte fait, il avait mieux valu qu'il n'ait pas été présent en France pendant ces tristes événements.

Il pouvait ainsi conserver intactes dans son cœur les images heureuses du Carpentras de cette époque bénie où les occasions de faire la fête au son du fifre et du tambourin étaient si nombreuses. En ce temps-là le Comtat Venaissin s'épanouissait harmonieusement dans tous les domaines, non seulement culturel, mais aussi économique, comme on pouvait

⁹ Maignet né à Ambert dans le Puy-de-Dôme fut l'un des 58 Montagnards envoyés en 1794 dans les départements pour y rétablir l'ordre, mission qu'il accomplit de manière inexorable. Décrété d'arrestation le 5 avril 1795, il fut amnistié le 26 octobre suivant.

s'en rendre compte au marché hebdomadaire du vendredi ou à la Foire annuelle de la Saint-Siffren le 27 novembre, qui voyait les soieries d'Avignon voisiner avec les produits du terroir.

Et comme elles étaient aimables les belles Comtadines qui avaient enchanté son adolescence et dont la plus chère à son cœur avait été Marie-Jeanne de Flassan, qu'il avait quittée si jeune pour un voyage sans retour s'achevant ici, dans l'île de San Yago, à Malacca !